

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1880)

Artikel: Correspondance : à propos de l'apocalypse
Autor: Revel, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CORRESPONDANCE

A propos de l'Apocalypse.

Je crains que les lecteurs de cette *Revue* ne se soient fait une idée un peu inexacte de mon *Etude sur les chapitres XII à XIX de l'Apocalypse*, d'après certains passages du compte rendu que mon excellent ami, M. le pasteur et professeur Edmond Stapfer, a bien voulu en donner dans le numéro de juillet. Il « craint que je ne sois parti d'un *a priori*. J'avais ma théorie prête, et il fallait y faire rentrer tous les événements. » (Pag. 301.) Je « tiens beaucoup » à considérer Jules César comme le premier empereur romain, « parce que je veux détruire ce que j'appelle la fable du retour de Néron. » (Pag. 300.) Enfin, c'est parce que « le chiffre 666 correspond au total des lettres du nom de *Nemrod fils de Koush* » que j'ai « fait *alors* (!) — c'est-à-dire évidemment après avoir obtenu ce résultat, — le raisonnement » qui, au contraire, m'y a conduit.

J'avais pourtant pris soin de dire dans ma préface comment je suis arrivé peu à peu à l'interprétation nouvelle que je propose à « l'appréciation des hommes compétents. » Il y a un an, je ne comprenais à peu près rien à l'Apocalypse. Un hasard heureux, ou, pour mieux dire, un raisonnement que je persiste à croire fondé, me mit sur la voie de la découverte du chiffre 666 dans le nom de *Nemrod fils de Koush*. Mais ce résultat curieux, même pour ceux qui ne le trouvent pas vraisemblable, n'aurait pas fait avancer sensiblement l'intelligence de l'Apocalypse s'il était demeuré isolé, et, si je n'avais trouvé que cela, je n'aurais pas trouvé grand'chose. Heureusement, en essayant de l'exposer, je trouvai, presque sans la chercher,

l'explication du début du chapitre XIII, puis celle du début du chapitre XVII et enfin celle du chapitre XII. Il n'y a donc eu dans mon esprit aucun *a priori*, aucune idée préconçue, aucune théorie faite d'avance. Je ne me suis pas dit, en commençant mes recherches sur ce sujet : « Il faut démolir l'hypothèse du retour de Néron, et pour cela il faut prouver que l'Apocalypse a été écrite avant la mort de Néron; et pour cela il faut compter Jules César comme le premier empereur et l'identifier avec la tête blessée à mort. » Non, c'est l'inverse qui est vrai. J'ai vu que la tête blessée à mort *ne pouvait désigner que Jules César*; ce résultat m'a fourni la clef de toute la description qui suit : Auguste, Caligula (la bouche qui blasphème pendant quarante-deux mois), Claude et Néron (les persécuteurs des chrétiens); et ce n'est que plusieurs jours après, je l'avoue à ma honte, que je me suis avisé que le résultat auquel j'étais parvenu renversait de fond en comble la théorie du retour de Néron, en fixant la date de l'Apocalypse sous le règne de cet empereur, le sixième à partir de Jules César.

J'aurais plus d'une autre observation à faire sur le jugement dont mon interprétation est l'objet dans cet article. Mais je m'en abstiens. Qu'il me soit permis cependant de me justifier du double reproche qui m'y est fait, de « dédaigner l'opinion adverse et d'affirmer d'une manière triomphante à la fois et insuffisante. » (Pag. 304.) Sur le premier point, il est clair qu'il faut se garder de toute expression blessante pour les personnes dont on combat les opinions. Nul ne respecte plus que moi MM. Reuss, Réville, Godet, etc., que je connais fort peu personnellement ou même pas du tout. Je suis heureux de saisir cette occasion qui s'offre à moi de dire que, sur d'autres points, et même en partie sur celui-ci, ils ont utilement servi ou fait considérablement progresser la science. Je regrette de me trouver en désaccord avec eux sur ce point et sur quelques autres. Mais je ne pense pas leur avoir témoigné le moindre dédain, ni à eux, ni à leurs opinions, en discutant celles-ci avec toute la rigueur scientifique dont j'étais capable. C'est dédaigner une opinion que de déclarer qu'elle n'est pas vraisemblable, sans se donner la peine de dire pourquoi, et je crains

bien qu'à cet égard (à cet égard seulement) mon excellent ami M. Ed. Stapfer n'ait pas témoigné assez d'estime à la mienne. Mais discuter sérieusement et à fond une interprétation, comme je crois l'avoir fait, c'est lui faire au contraire un grand honneur. Seulement, quand, après une étude attentive et prolongée, on voit clairement qu'elle est inadmissible pour une douzaine de raisons, toutes plus décisives les unes que les autres, il me semble qu'on a bien le droit de le dire. Que si dans l'ardeur de la discussion il échappe quelque expression un peu vive, le lecteur ne doit l'attribuer qu'à la plénitude de conviction de l'auteur. Quant aux « affirmations insuffisantes » qui doivent se trouver dans mon *Etude*, et aux « difficultés » que pourrait soulever mon interprétation, j'attendrai qu'elles m'aient été signalées pour corroborer les unes par de nouveaux arguments, s'il y a lieu, et pour dissiper les autres, si je le puis, comme je le crois. Mais j'espère que les affirmations insuffisantes ne se rapportent pas à l'hypothèse du retour de Néron, car je me reconnais impuissant à convaincre les esprits sur lesquels mes douze ou quinze arguments seraient demeurés sans effet.

Une dernière observation. Je ne puis admettre que la différence qui existe entre mon interprétation et celle du retour de Néron soit aussi peu importante que M. Stapfer veut bien le dire et « qu'une nuance seule la distingue de celle de mes adversaires. » (Pag. 301.) Il est vrai que, par opposition aux interprétations *allégoriques* (l'expression n'est pas très exacte, mais on comprend ce que je veux dire), nous sommes placés, les partisans de cette hypothèse et moi, sur le même terrain, celui de l'exégèse historique, et l'on peut en dire autant de MM. Düsterdieck et Weiss. Mais je ne pense pas qu'il importe peu d'attribuer ou non à un auteur sacré, probablement à un apôtre, une imagination aussi bizarre, une erreur aussi colossale et aussi grossière que celle qui consisterait à avoir attendu, non seulement le retour, comme la lie du peuple romain, mais la *résurrection* de Néron, car le chap. XVII (vers. 8) parle manifestement d'une résurrection. Tout homme religieux, je dis plus, tout homme raisonnable devrait, me semble-t-il, accueillir

avec intérêt, avec satisfaction, une interprétation qui a pour effet de justifier d'un tel reproche le grand chrétien qui a écrit l'Apocalypse.

Toutefois, ce n'est pas sur cette considération que je compte pour recommander mon interprétation, mais uniquement sur sa vérité, ou, si l'on trouve ce mot trop peu modeste, sur sa vraisemblance intrinsèque. Tous les exégètes sérieux reconnaissent que le premier monstre du chap. XIII, avec ses sept têtes *non couronnées*, mais couvertes de *noms de blasphème*, représente l'empire romain, dont les chefs, les Césars, ne portaient pas de couronne, mais prenaient les titres de *divin*, *auguste*, etc. Toute la question se réduit à savoir s'il s'agit là, du moins en partie, de l'empire romain *futur* par rapport à l'auteur, comme l'admettent la plupart des interprètes, ou *uniquement* de l'empire romain *passé et présent* ou *historique*, comme je le crois. Dans le premier cas, il faut admettre que l'auteur *s'est répété à quatre chapitres d'intervalle*, qu'il a, au chap. XIII et au chap. XVII, parlé également de l'empire romain futur et de l'Antichrist *sous des images différentes*. Cela est-il vraisemblable? N'est-il pas plus naturel de supposer que, puisqu'il est certainement question de l'empire romain *futur* et de l'Antichrist au chap. XVII, l'auteur a dû parler en premier lieu, au chap. XIII, de l'empire romain *passé et présent*, de son origine et de ses premières persécutions contre les chrétiens? Je le répète, toute la question est là. Si l'on m'accorde qu'il s'agit, au chap. XIII, de l'empire romain historique, ce qui me paraît maintenant aussi clair que le jour, que la tête blessée à mort désigne Jules César, la bouche qui blasphème pendant quarante-deux mois, Caligula, etc., toutes les autres interprétations, celle du retour de Néron, celle de Düsterdieck, celles des diverses écoles *allégoristes*, croulent par la base, et toute cette portion de l'Apocalypse se suit et s'enchaîne sans difficulté.

Mais, objecte mon honorable critique, vous avez affirmé, vous n'avez pas prouvé que la tête blessée à mort fût Jules César. (Pag. 300.) Comment, je ne l'ai pas prouvé! J'ai montré que cette tête était nécessairement un des *premiers* empereurs

romains, dont *le meurtre avait eu pour effet de blesser, de désorganiser l'empire lui-même, qui n'avait pourtant pas succombé à sa blessure, mais s'était guéri, reconstitué bientôt après.* Combien y a-t-il de meurtres d'empereurs romains qui répondent à cette description ? Un seul, celui de Jules César, car celui de Caligula et celui de Néron furent suivis de la proclamation immédiate d'un autre empereur et n'eurent par conséquent pas pour effet de blesser l'empire. J'ai reconnu cependant que « l'opinion de Düsterdieck et de Weiss, qui voient dans la tête blessée Néron, dans la blessure du monstre l'anarchie qui suivit la mort de cet empereur, et dans sa guérison le rétablissement de l'empire par Vespasien, pouvait au premier abord paraître assez plausible, » comme elle le paraît en effet à M. Stapfer. Mais j'ai opposé à cette interprétation, — qui renverse tout comme la mienne la théorie du retour de Néron, — quatre objections qu'il est inutile de reproduire ici. Je me borne à rappeler seulement que la description de l'empire romain ne peut vraiment guère commencer par la fin et que tout le reste de cette description est absolument inexplicable si l'on commence à Néron. On ne voit plus alors à quoi pourrait faire allusion la bouche blasphématoire, et tout ce qui suit, à moins de l'identifier avec l'Antichrist, ce qui est inadmissible pour mille et une bonnes raisons que j'ai exposées dans mon *Etude*, et dont j'indiquerai ici quelques-unes brièvement, puisqu'elles semblent n'avoir pas été remarquées :

1^o Dans cette supposition, le chap. XIII et le chap. XVII auraient essentiellement le même sens, ce qui n'est pas vraisemblable.

2^o Une *bouche* donnée à une bête à sept têtes ne peut être identifiée avec *le huitième roi*, dans lequel cette bête (l'empire ou plutôt l'empereur romain) revivra, se reconstituera. et qui, à cause de cela, sera nommé la bête. (XVII, 11 et suiv.)

3^o Il y a plusieurs différences entre ce qui est dit de cette *bouche*, — à supposer même qu'elle fût le sujet des versets suivants (7-10), ce qui n'est pas, — et ce qui est dit plus loin de l'Antichrist : l'une aurait le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les *vaincre*, tandis que l'autre [leur fera la guerre

aussi sans doute, et les vaincra, du moins ceux de Jérusalem (XI, 7), mais] sera bientôt *vaincu* lui-même par Jésus-Christ (XIX). L'une devrait être emmenée en captivité ou périr par l'épée, tandis que l'autre doit être jeté *vivant* dans l'étang de feu et de soufre (XIX, 20). D'une manière générale, cette description (XIII, 5-10) est trop différente de celle de l'Anti-christ pour se rapporter à lui.

S'il en est ainsi, si toute cette description est inexplicable en commençant à Néron, si d'autre part Caligula ne peut entrer en ligne de compte, parce que le meurtre de cet empereur ne fut pas suivi d'une désorganisation et d'une reconstitution de l'empire, n'est-il pas de toute évidence qu'il faut remonter jusqu'à Jules César? Je croyais l'avoir montré clairement, et ne puis m'étonner assez de n'avoir pas été compris.

Remontons donc jusqu'à Jules César, le fondateur de l'empire romain, — il n'y a vraiment rien d'étonnant à ce que la description de cet empire commence par le commencement! — et alors toute cette description, qui nous semblait si obscure, s'explique sans difficulté. La bouche qui blasphème pendant 42 mois désigne Caligula, qui en régna en tout 46, et la guerre contre les saints (vers. 7) se rapporte aux persécutions de Claude et de Néron. Et véritablement quand nous voyons, dans le chapitre précédent, que le Diable, après avoir été vaincu dans le ciel, à la suite de l'ascension de Jésus-Christ (vers. 5 et suiv.), se met à persécuter l'Eglise primitive (vers. 13), et que, lorsque Dieu l'a mise à l'abri de ses atteintes, « il s'en va, furieux, *faire la guerre contre les autres de sa race* » (v. 17), c'est-à-dire évidemment contre les chrétiens répandus dans l'empire romain, n'est-il pas naturel d'en conclure que la *guerre* dont il est question immédiatement après (XIII, 7) se rapporte aux premières persécutions des empereurs romains contre les chrétiens? n'est-il pas de toute évidence qu'avant de parler des persécutions à venir l'auteur doit avoir au moins dit un mot de cette persécution effroyable et récente, à laquelle il fait allusion en tant d'autres endroits de son livre?

Nous maintenons donc que dans le chap. XIII il n'est question que de l'empire romain *historique*, depuis Jules César jusqu'à

Néron. La plupart de nos autres déductions ne sont que les conséquences logiques et nécessaires de ce principe.

CH. BRUSTON.

Montauban, 15 octobre 1880.

Je remercie mon cher et savant ami, M. Bruston, de ses observations. Je n'y ajouterai qu'un mot. Il critique quelques-unes des expressions dont je me suis servi et ne les trouve pas justifiées. Je retire volontiers ces deux ou trois phrases trop vives peut-être. Je n'ai certes pas voulu dire que tout était *a priori* dans son explication. Je reconnais aussi que je n'ai pas critiqué ses objections à l'hypothèse du retour de Néron. Je n'avais pas l'intention de le faire. J'ai dit, du reste, que ses développements sur ce sujet étaient la meilleure partie de sa brochure. Quelques-unes de ces objections me semblent assez fortes, mais je ne les trouve pas décisives. Je constate que ses adversaires ont des motifs très sérieux de ne pas être convaincus par elles, et, sans me prononcer ni dans un sens ni dans l'autre, je persiste à penser qu'il faut apporter beaucoup de prudence à l'interprétation de l'Apocalypse. Je constate aussi que M. Bruston ne répond point à deux ou trois des critiques que je me suis permis de lui adresser et que je crois fort importantes. Je n'en rappellerai qu'une : le chiffre 666, qui nous donne la clef de l'Apocalypse, ne peut représenter un nom *symbolique*, demandant lui-même à être expliqué. Le nom Nemrod ne nous apporte aucune clarté, et l'auteur n'avait aucun motif de le cacher sous un chiffre. Cette simple remarque me semble, sinon renverser, du moins ébranler tout l'édifice de l'interprétation de M. Bruston. Je ne trouve pas non plus suffisants les arguments dont il se sert pour démontrer que la tête blessée à mort, puis guérie, est *nécessairement* Jules-César. Pour tout le reste, je me permets de renvoyer le lecteur à mon article.

ED. STAPFER.

Voici encore, sur le même sujet, une note qui nous semble apporter au débat un élément d'une certaine importance. Elle est tirée d'une lettre particulière adressée à l'un des directeurs

de la *Revue*. Nous la publions avec le consentement de son auteur. (*Réd.*)

.....« Il me semble que M. Bruston est fondé à placer la date de l'Apocalypse sous le règne de Néron plutôt que sous celui de Galba, parce que, en fait, on doit considérer Jules César comme le premier empereur de la série Apoc. XVII, 10 et compter, par conséquent, Néron comme le sixième. De Suétone à M. Mommsen, les historiens de l'empire ne s'y sont pas trompés : le premier César, c'est le grand Jules ; Auguste n'a été que son héritier et son continuateur. Nous lisons dans la description du monstre (Apoc. XIII, 3) que l'une des sept têtes a été blessée à mort et que cette blessure mortelle a été guérie. (Vers. 12 et 14.) On croit communément que c'est la tête elle-même qui fut guérie ; mais M. Bruston a raison de dire que cela n'est pas dans le texte ; ce qui fut guéri, ce n'est pas la tête, c'est le monstre. En effet, le texte porte le pronom αὐτοῦ (s. e. τοῦ θηρίου) ; c'est donc le monstre qui se relève et qui revient à la vie (vers. 14, ἐζήσεν) après que la tête en question eut été frappée à mort ; cela excite l'admiration du monde entier, qui avait bien pu croire que c'en était fait du Mégathérium ; et cela provoque et motive le culte rendu au monstre. (Vers. 12 et 14.) N'est-il donc pas naturel et conforme à l'histoire de reconnaître dans cette blessure mortelle la mort violente du premier César, qui eut pour effet de désorganiser momentanément l'empire romain, mais qui ne put empêcher qu'une nouvelle tête ne poussât après la première ? M. Stapfer objecte que Caligula aussi fut assassiné et que Néron aussi périt de mort violente ; nous pouvons ajouter qu'Auguste et Claude ont été empoisonnés, que Tibère a été étouffé, que Galba a été égorgé, qu'Othon s'est suicidé, et que Vitellius a été jeté à la voirie ; mais tout cela n'a pas fait périliter l'empire. Le meurtre de Jules César seul a pu être pour l'empire un danger de mort.

» M. Stapfer objecte : « Si encore l'auteur disait *la première* » *des têtes*, celle qui passe avant les autres, mais il ne le dit » pas. » Eh bien, si je ne me trompe, c'est précisément ce que l'auteur a voulu dire, comme déjà le pensait Bertholdt. (*Introd.*) L'expression dont il se sert, μίαν ἐκ τῶν κεφαλῶν, est une expres-

sion hébraïsante qui équivaut au mot *πρώτη*, et il conviendrait de traduire : « Je vis *la première des têtes* comme frappée à » mort, mais la blessure mortelle du (monstre) avait été guérie, » et toute la terre était dans l'admiration. » Avec ou sans article, cette valeur de *μία* se retrouve dans Jean XX, 1 et 19; Marc XVI, 2; Luc XXIV, 1; Act. XX, 7; Math. XXVIII, 1; 1 Cor. XVI, 2. Le sens de *premier* conviendrait peut-être aussi dans Luc XVII, 22 et XX, 1; ce dernier passage surtout me semblant désigner la *première journée* de la semaine paschale. Quant à l'Apocalypse même, il n'y a pas seulement le passage IX, 12 (*le premier malheur est passé*), mais il y a en particulier VI, 1 dont l'analogie est parfaite: ἤνοιξεν τὸ ἀρνίον μίαν ἐκ τῶν ἑπτὰ σφραγίδων, « l'Agneau ouvrit le premier des sept sceaux, » et non pas « l'un des sept » pris au hasard. »

ALBERT REVEL.
